

LES NOMADES DE BIANCA ZAGOLIN TRAVERSÉES DE L'ESPACE CANADIEN, ERRANCES DE L'INTÉRIORITÉ ET TRAGIQUE QUOTIDIEN

Bernard Gallina*

Les Nomades, deuxième roman de Bianca Zagolin, raconte une histoire d'amour dans le cadre de l'émigration au Canada. Pour expliquer l'échec de la liaison entre Philippe, jeune aristocrate d'origine écossaise, et Adalie, fille d'un médecin italien, sont évoquées de nombreuses références à l'univers tragique du mythe.

Interior Wanderings and Daily Tragedies in the Canadian Space: An Analysis of Bianca Zagolin's Les Nomades

This article analyses the problems of emigration and human relations in Bianca Zagolin's second novel, *Les Nomades*, which portrays the love story between Philippe, a young Scottish lord, and Adalie, the young daughter of an Italian doctor. The failure of their love story evokes numerous references to the tragic universe of myth.

Les Nomades di Bianca Zagolin attraverso lo spazio canadese. Erranze interiori e tragico quotidiano
Les Nomades, secondo romanzo di Bianca Zagolin, ripercorre l'avventura amorosa tra Philippe, un giovane aristocratico di origine scozzese, e Adalie, figlia di un medico italiano nel contesto dell'emigrazione in Canada. Nel presentare il fallimento della loro unione numerosi sono i riferimenti all'universo tragico del mito.

L'histoire

Bianca Zagolin publie *Les Nomades*, treize ans après le succès qu'elle a obtenu avec son premier roman, *Une femme à la fenêtre*. On relève des similarités entre ces deux œuvres: l'action se déroule encore en Europe, et surtout au Canada, à Vancouver et à Montréal. Le texte est accompagné d'une *Table* qui se subdivise en six parties (*Prologue*, 9-15; *Philippe*, 17-87; *Le temps de cigales*, 91-145; *Adalie révée*, 147-188; *Chronique en noir et blanc*, 189-208; *Épilogue*, 209) et qui met en évidence la symétrie entre l'incipit et l'explicit, ainsi que le rôle des deux personnages principaux.

* Università di Udine.

Si Aurore est le personnage principal du premier roman, elle cède ici sa place à sa fille la plus jeune, Adalie, dont le prénom évoque par ses sonorités celui de l'héroïne de Chateaubriand, Atala, dont les aventures malheureuses se déroulent au Nouveau Monde et celui de l'héroïne de Racine, Athalie, emportée par un destin fatal. La famille est également constituée par le père, et par deux autres filles, Clélia et Julie. Après la mort du père, la famille décide de se transférer pour des raisons économiques à Montréal.

Dans *Les Nomades*, l'histoire d'une famille d'origine italienne partage le rôle principal avec une famille aristocratique anglaise d'origine normande; celle-ci est composée d'un jeune homme, Philippe, de sa mère, Élisabeth-Marie, de sa grand-mère, Clara et de son grand-père, Emmanuel. La disparition du père est entourée d'une aura de mystère et constitue un tabou par les deux femmes. Celles-ci choisissent de quitter l'Europe où elles ne se sentent plus en sécurité pour se transférer à Vancouver, la métropole canadienne la plus éloignée du Vieux Continent.

Au pied du Mont Royal, Adalie rencontre Philippe qui vient de quitter la Colombie britannique pour se rendre dans la métropole du Québec. Naît entre eux une épiphanie amoureuse qui est couronnée par leur mariage. Les difficultés qu'ils rencontrent dans leur union les poussent à se séparer, à reprendre leur vie errante dans l'anonymat de la métropole québécoise. À travers leurs vicissitudes, on entrevoit en filigrane une interrogation sur les problèmes de l'émigration et sur l'impact qu'ils causent chez les personnages.

Un destin d'errances

Dès ses plus tendres années, Philippe découvre l'existence dans la vie de sa famille d'une mise en scène continue, d'un «perpétuel théâtre» (23). La famille impose la loi du sang: «Cette famille n'admettait ni conflits ni déchirements, et surtout pas d'explications entre ses membres: le même sang coulait dans leurs veines, la fidélité allait de soi» (25). À son tour, Philippe comprend qu'il est indispensable de jouer un rôle dans la comédie familiale: «Il assistait à un théâtre sans affrontement, sans apogée, sans dénouement. Du théâtre néanmoins, Philippe n'en doutait pas. Il créerait lui aussi son personnage. Les silences lourds de sous-entendus, les froncements de sourcils, les petites bouderies qu'il cultivait n'en composaient qu'une esquisse grossière, le prélude à la vie» (25).

Et il est également convaincu qu'il est indispensable, en même temps, d'arracher les masques des autres acteurs, des autres membres de sa famille: «La componction qui réglait les rapports entre les siens et jugeait chez lui une nature expansive, portée à l'affection, se doublait à ses yeux d'un secret. Philippe

le concevait immense. Dévastateur. L'enfant grandissait ainsi dans des enceintes concentriques de murmures, de mondanités et d'hésitations affectives» (27).

S'il entrevoit les restes d'un illustre passé, il se heurte à la brume des propos qu'il essaie de saisir, ce qui provoque chez lui un authentique malaise. Agissant en despot, sa mère et sa grand-mère provoquent une souffrance continue chez lui:

Élisabeth-Marie et Clara emprisonnaient l'enfant dans un monde de vieilles dames; leurs simagrées lui pinçaient l'estomac et le faisaient haleter. Le matin, il avait d'inexplicables reniflements qui lui gâchaient même ces éclatants réveils par certains jours de juillet dont la chaude intensité, toute frémissante d'insectes et d'odeurs, contient à elle seule l'essence miraculeuse de l'enfance (29).

S'il souffre au sein de sa famille, Philippe reconnaît cependant ce qu'il lui doit:

Malgré l'irritation et les craintes, Philippe s'enorgueillissait de jouer, presque à son insu, un rôle dans les aventures palpitantes, rôle qui lui venait de par sa naissance; le drame, commencé bien avant son arrivée sur scène, se perpétuait en quelque sorte dans son intérêt. Sa famille lui léguait un destin d'errances dont il était déjà fier, et il serait emporté avec elle dans une solennelle dérive qui garantissait de la banalité (29).

S'il ne parvient pas à percer le mystère qui entoure la disparition de son père, Philippe saisit le mobile qui inspire la conduite de sa famille: «Philippe comprit très tôt qu'au commencement, à l'origine de toute chose, il y avait la peur. Avec les années, cette peur était devenue sa propre raison d'être et elle continuait d'exercer son empire, du simple fait qu'on évitait de la nommer» (31). À la peur du quotidien se surimpose chez Élisabeth-Marie et Clara la peur des grands remous, qu'elles s'efforcent d'endiguer en les canalisant dans les codes sociaux ou en les passant sous silence. Attitude que l'on retrouve également chez Philippe: «Chez lui, comme chez sa mère et sa grand-mère, le silence et les énigmes ne voilaient que des monstres imaginaires qui se seraient aussitôt évanouis si l'on avait laissé la lumière du jour pénétrer dans les coins sombres» (32). Enfant, il sollicite l'affection de sa mère qui se borne à lui accorder un enlacement furtif avant qu'il ne s'endorme, «la tendresse endolorie» (46), ce qui provoque une série de sentiments contradictoires au fond de lui-même; adolescent, il est profondément troublé au moment où sa mère le raccompagne au collège: «La caresse parfumée de sa joue, le frôlement d'une fourrure, ce rapprochement presque interdit lui chavirait le cœur, il ne savait pas pourquoi» (54). Mais il préfère ne pas se pencher sur sa souffrance intérieure, la bannit de sa pensée jusqu'aux prochaines retrouvailles: «Il n'avait jamais éprouvé la confiance que donne ce

réseau de fils, invisibles mais résistants, qui relie entre eux les êtres dont l'amour persiste par le cœur et la pensée, même si l'on doit souffrir un peu» (55). Il craint d'ouvrir son cœur, le fait par à-coups. Un jour, faisant siennes les suggestions d'une cartomancienne, il décide de quitter Vancouver pour prendre la route de Montréal: «Rompez les liens, ceux qui vous emprisonnent... Contemplez la souffrance au fond de votre cœur... Prenez garde, cette fois. Ne jouez pas avec le destin...» (87). Il quitte le monde à huis clos où il a survécu jusqu'à ce moment-là, rompt brutalement avec ses habitudes et ses affections, causant un émoi qui ébranle la maisonnée, la petite "cour" de Vancouver.

Adalie, quant à elle, naît dans une famille bourgeoise de la Carnia, dans les Alpes orientales de la province d'Udine, dans l'Italie du nord-est. Elle est accueillie comme un don du ciel par sa mère: «[Son anniversaire] C'était son jour à elle, le plus beau de l'année, et sa mère le fêtait comme si elle avait voulu rendre hommage à Adalie d'être venue, joyeuse petite fée, illuminer sa vie. Pour Aurore et l'enfant, ce jour renouvelait une naissance miraculeuse, et elles en célébraient ensemble l'alliance jamais démentie» (91). Est-ce le jour de la petite fille? Ou bien celui de sa mère heureuse de célébrer l'amour qu'elle a pour elle? Ou encore, celui de toutes les deux? Adalie parfois communique avec les pensées de sa mère et parfois elle ressent un écart entre elle et Aurore: «Aurore, elle, suggérait toujours autre chose ou autre part, par sa physionomie, une pause dans la conversation, des paupières trop longtemps baissées. Elle se dessinait comme sur l'arrière-plan d'une forêt, dans un enchevêtrement de latences et d'énigmes. Aurore avait son endroit et son envers» (101). La situation avec son père est beaucoup plus claire:

Mais le rituel qui déclenchait l'appel de son nom, Adalie, l'escalier dévalé, le saut dans les bras de l'ange qui la rattrapait de justesse, la bruyante embrassade, ce choc d'affection entre père et fille, toujours renouvelé avec un égal ravissement, c'était l'expression de leur amour. L'impétueuse rencontre dissipait le malaise et les réserves; rien entre les lignes, entre les mots, pas de creux à remplir (100).

Cette clarté entre le père et la fille s'accompagne d'une attention à tous les membres de sa famille, d'une ouverture au monde; et d'inviter ses filles à entreprendre des voyages imaginaires dans l'espace et dans le temps en les guidant dans le choix de leurs lectures: «Il les encourageait à découvrir les auteurs étrangers, ce qui devait favoriser la fertilisation de la pensée, et leur lisait à haute voix les chants de l'*Odyssée* et les humoristes anglais» (101). Sa disparition soudaine due à un mal incurable donne naissance à un «destin d'errances» (29) pour la famille, errances accompagnées d'une grande disponibilité envers autrui. La famille se fixe tout d'abord à Udine, puis pour des raisons économiques à Montréal. À peine est-elle arrivée au Québec qu'Aurore et ses filles commencent à se lier

d'amitié avec leur voisin (128); qu'Adalie trouve une âme jumelle en la personne de Liliane (135-136), qu'elle entend de nouveau le chant des cigales: «Un cri pénétrant, porteur de frénésies. Même ici, le chœur accomplissait son prodige» (131). Quant à Aurore, elle continue à s'adonner à la floriculture: «Aurore se plaisait à recréer dans sa cour les artifices paysagers des jardins d'Italie où l'art et la nature se mariaient dans la recherche des siècles superposés» (131), établissant ainsi un lien idéal entre sa terre d'origine et sa terre d'accueil et aussi d'exil. Aurore connaît un grand amour avec Sébastien, qu'interrompt la mort accidentelle de celui-ci; folle de douleur, elle met fin à ses jours en se noyant. S'interrogeant sur cette tragédie, Adalie y trouve un sens commun:

L'histoire d'Aurore et celle d'Adalie se touchaient enfin, pour se fondre l'une dans l'autre, toute distance abolie. L'enfant, comme sa mère, abordait des rivages inconnus; le chagrin d'Adalie et la douleur qui avait emporté Aurore procédaient d'un même souffle. Pays éternels, bonheurs simples, retrouvailles d'avant le dénouement, tout disparaissait avec Aurore, et Adalie s'engageait à son tour sur un chemin vers lequel convergeraient d'autres errances: un homme venu de loin l'attend, peut-être, la cherche au fond d'une salle comble (132).

Adalie connaît une série d'aventures se soldant par des échecs: «Aigres amours, latences, passions inachevées, douces-amères semées pour des héros venus d'ailleurs sur un chemin d'errance. Adalie et ses personnages se cherchaient un rôle, qu'on pourrait bien appeler leur destin, dans lequel ils se reconnaîtraient, un rôle à leur mesure, pour le bonheur ou la ruine» (145). Les deux sœurs d'Adalie reprennent leur vie d'errance, Clélia en épousant un chimiste anglais; Julie, un homme d'affaires de l'Arizona. Adalie partage avec elles une profonde nostalgie pour leur passé familial, leur terre natale, et parfois un sentiment d'exil:

Le salon n'avait pas tellement changé depuis le temps d'Aurore; les tableaux apportés d'Italie étaient accrochés à la même place et s'ouvraient sur les champs d'automne parcourus de rafales de vent sous les ciels chargés d'orage. Deux portraits de famille surveillaient les allées et venues dans le couloir, le père d'Adalie en demi-profil et la belle tante dont le regard vague pointait sous l'ailé d'un grand chapeau noir. Ces toiles avaient fixé dans la mémoire collective une image austère du pays, comme si Aurore avait choisi de n'emporter que le reflet de ce jour de novembre où elle avait quitté l'Italie et qu'elle eût enfermé dans ces ornements l'essence de sa vie intérieure. Les bavardages des trois sœurs s'épuisèrent dans le souvenir (186).

Rencontres et éloignements, ou deux êtres qui se cherchent

Et leurs yeux se rencontrèrent... Si la vie de Philippe et celle d'Adalie constituent une errance entre l'Europe et le Nouveau Monde, elle constitue également une errance dans leurs sentiments. Philippe et Adalie se rencontrent pour la pre-

mière fois à la gare de Montréal: «Elle le regarde fixement; elle voudrait lui parler, lui dire n'importe quoi, pour qu'il s'arrête; elle ne dispose que d'un précieux instant. Il se demande ce qu'elle fait là, ou qui elle attend» (140). Apparemment, cette rencontre ne semble pas laisser de traces dans la mémoire des deux jeunes gens. À Vancouver, quelques années après, une cartomancienne prédit ceci à Philippe:

C'est au fond d'une salle, se détachant sur une foule de visages, que vous l'apercevrez. Prenez garde, cette fois. Ne jouez pas avec le destin. Personne ne le fait impunément. Vous êtes élu, Philippe, mais vous risquez de tout perdre. Prenez garde. Elle retourna Junon, Déesse féconde, puis le Soleil en face; au centre apparut le Pendu. Le sacrifice devra être consommé pour que s'accomplisse la mutation. Sachez choisir l'offrande; rompez les liens, ceux qui vous emprisonnent. Contemplez la souffrance au fond de votre cœur; elle n'est nulle part ailleurs (14).

Quant à Adalie, nous savons qu'elle emprunte un itinéraire où elle pense rencontrer un homme venu de loin qui l'attend qui, peut-être, la cherche du regard au fond d'une salle comble (133). Les deux jeunes gens se rencontrent à Montréal: «C'est à la conférence du docteur Bernstein que Philippe vit Adalie pour la première fois et qu'il crut reconnaître en elle un être familier. [...] Planté devant la porte, il l'attendit, pour l'empêcher de s'enfuir et de disparaître à jamais, emportant dans sa fuite son visage désormais nécessaire» (163).

Il nous semble que nous sommes en présence du phénomène de la cristallisation dont parle Stendhal dans *De l'Amour*: Philippe a été frappé par la présence d'Adalie à la gare de Montréal, sans qu'il s'en rende compte; l'image de la jeune fille s'est gravée dans son esprit, et, au fil des jours, elle lui est devenue familière¹.

Dès ses premiers instants, la nouvelle rencontre entre Philippe et Adalie révèle un jeune en proie à la timidité, en difficulté face à la jeune fille: «Voulez-vous dîner avec moi, mademoiselle? Cette grande brune à l'air mélancolique l'intimidait; en sa présence, Philippe forçait les belles manières et châtiait son langage. [...] Il s'empêtrait dans son charme» (150). Le jeune lord puise dans ses ressources verbales pour attirer l'attention de la jeune fille: «Le flot de paroles reprit de plus belle. Philippe parla de ses lectures, de cinéma, de sa famille, une famille bien bizarre, de sa colère et du théâtre qu'il adorait. Pour éblouir Adalie, qui écoutait à peine» (150). Bric-à-brac où l'on relève l'importance accordée à la famille et à ses caractéristiques, ainsi qu'au théâtre; bric-à-brac qui suscite

¹ Il faut ajouter qu'un autre élément de la présence stendhalienne dans ce roman est le prénom de Clélia, qui renvoie à l'héroïne de *La Chartreuse de Parme*.

l'intérêt d'Adalie par son foisonnement, la ramène à sa profession de médecin d'hôpital, à son travail de diagnostiqueur. Les deux jeunes gens décident de prendre un café ensemble:

Ils étaient l'un en face de l'autre, Philippe avec sa blessure d'enfant, Adalie avec son trou d'ombre; lui, avec ses exigences et ses conditions, comme si on lui devait après tant de trahisons, un amour sans faille; elle, avec son fardeau d'exils, la certitude de s'être égarée en cours de route et celle, plus singulière encore, qu'elle serait cet amour sans faille. Une halte à la rencontre de deux vies, une trêve à un carrefour accueillant, sans mise en scène, moment au cours duquel Philippe et Adalie entrèrent dans leur temps à eux et non plus celui des autres, fatalement et sans retour (152).

Notons la présence de l'adverbe "fatalement". Adalie se trouve dans la double position d'amoureuse et de psychiatre avec Philippe; lui dans celle d'amoureux et de patient avec Adalie. Il faut ajouter que celle-ci éprouve le besoin de changer de rôle et d'explorer «les écorchures de sa propre psyché dans le bureau du docteur Trevord qui lui témoignait la bonhomie d'un père de famille un peu pressé» (159). Le couple d'amoureux ressent le besoin d'échanger leurs points de vue: «affamés et fébriles, ils passaient la nuit dans l'agitation et l'excès, l'impatience de tout dire, de tout expliquer, parce que le lendemain il fallait toujours se quitter et se remettre à la tâche» (164). Pour la première fois, Philippe s'ouvre à Adalie; échange verbal qui s'interrompt parfois soudainement:

Et puis, pour un rien, le regard de Philippe se glaçait. Adalie avait à son insu prononcé des mots interdits, dont elle n'avait pas encore appris à se méfier, car pour elle les mots restaient vrais, et justes, et innocents du mal que leur associaient les hommes. Ces mots soulevaient les passions d'une autre époque et elles déferlaient sur Adalie. Philippe se raidissait dans un réflexe de défense (168).

Ces mots suscitent l'angoisse chez Adalie et réveillent chez Philippe sa souffrance, sa «blessure d'enfant» (152), le souvenir de la tyrannie qu'exerçaient sur lui sa mère et sa grand-mère; il se souvient de leurs paroles: «Ne t'inquiète pas, nous te guiderons, nous te soutiendrons. À condition que tu ne nous trahisses jamais et que tu ne révèles pas nos secrets. Nous sommes là» (169). Philippe et Adalie décident de se marier; mais la distance entre eux demeure:

Philippe pénétra dans le domaine du mariage comme en terre étrangère, car à ses yeux il appartenait aux femmes et elles seules en imposaient la règle du jeu. Adalie insista pour que le mariage fût une exploration à deux; la résistance s'organisa. Autour d'elle s'élevait de jour en jour un mur d'habiles chantages. Parce qu'elle aimait Philippe, Adalie eut peur de lui déplaire. Sa spontanéité se tarit. Elle renonça à ses besoins, qu'il qualifiait d'exigences, et se proposa de multiplier les preuves de son attachement. Mais plus elle offrait son indulgence devant les

oublis, son soutien et son travail comme d'innocentes victimes, et plus l'insatiable écartait d'elle son visage (191).

S'élève entre eux un mur insurmontable: «Philippe se taisait et Adalie survolait son trou d'ombre» (193). Tirailé par la violence qui l'oppose à sa famille d'origine ainsi que par celle qu'il ressent en face d'Adalie, il décide de se séparer de «l'étrangère» (182), de la sacrifier sur l'autel familial, avant de se réconcilier avec sa mère; celle-ci quitte à son tour Vancouver pour se rapprocher de lui. Dans l'épilogue, Philippe prend la parole pour dresser le bilan de cette phase de son existence, et laisse entrevoir la tristesse que lui cause le départ d'Adalie:

Ma vie afflua de toutes parts; latences de jeunesse, d'amour, de blessures aussi, qu'elles seules avaient révélées en moi, par lâcheté ou entêtement; et puis la conscience obscure d'une perte, pour avoir détourné les yeux d'une clarté difficile à souvenir, car aux côtés d'Adalie il fallait se départir des masques et accepter que la vie vous dérouté. [...] Je n'ai jamais revu Adalie, mais je sais qu'elle respire avec moi dans la ville (211).

On entrevoit ici la catharsis tragique, l'oscillation entre le "compris" et l'"éprouvé", pour reprendre les termes de Dominique Barrucand.

Un univers tragique

Théâtre / Roman. Ce roman révèle la présence du théâtre par maints aspects. À commencer par son langage. On relève par exemple dix-sept occurrences pour le terme "théâtre", auxquelles il faut ajouter celles de "masques", "chimères", "scène", "mises en scène", "spectacle", "comédie", "tragédie", "drame", "comédien", "personnage", "rôle", etc. On note ensuite la présence de séquences ayant pour objet des représentations théâtrales. C'est le jour de l'anniversaire d'Adalie où elle va assister à la représentation du *Barbier de Séville* de Rossini au *Her Majesty's Theatre* (93). C'est le jour où Adalie monte un spectacle à Udine, épisode marqué par l'apparition involontaire et à plusieurs reprises de celui qui était chargé du lever de rideau, par l'irruption du théâtre au sein du théâtre: «Le grand écervelé finissait par accourir et son apparition déclenchait un tonnerre d'applaudissements. Une fois de plus, la vie se transmuait en théâtre, et toujours quand on s'y attendait le moins» (121). Il faut ajouter également le prestige dont jouit la culture classique dans la famille d'Adalie où on lit par exemple l'*Odyssée*, comme dans celle de Philippe, ce qui explique par exemple la décision de la famille de Philippe de l'orienter vers les études classiques: «Une éducation classique dans la langue de Racine viendrait couronner son allure très *british* dont s'enorgueillissait la famille» (49), faire de lui «un héritier des mythologies» (191). Éducation que l'on décèle dans le langage

de Philippe: «Cette femme prétendait l'aimer, mais ne lui tendait-elle un filet de bonnes œuvres qu'il aurait à payer un jour?» (192). Et plus loin, on relève:

Il erre maintenant dans un labyrinthe de complots redoutés et de jeux de pouvoir. Philippe doit le ramener au soleil. Dans les méandres de la mémoire passent et repassent les deux femmes dont le regard traverse Philippe comme s'il était invisible. Adalie lui tend le fil, promet d'attendre à la sortie. Mais le héros n'entend déjà plus et, tournant le dos à celle qui lui renvoie son image reniée, il s'égaré dans sa fuite, poussant toujours plus loin (198).

On reconnaît ici les réminiscences de la mythologie grecque: Ariane et son fil, le labyrinthe, Thésée. Le final des *Nomades* ressuscite le souvenir de *Bérénice* de Racine, et celui de *De Vita XII Caesarum* de Suétone: «Dimisit, invitus, invitam» (Livre 11, paragraphe 7). Partout le même lot de souffrances, la même tristesse, qui échoient aux deux amoureux, à la différence que chez Suétone c'est l'amoureux, Titus, qui essaie de se faire comprendre, et l'amoureuse, Bérénice, qui ne veut pas comprendre. On pense encore à une autre tragédie racinienne, *Athalie*: la cruauté de cette héroïne réapparaît chez Philippe: «Le petit gentleman aux belles manières maniait la cruauté avec instinct et délicatesse» (37); son angoisse chez Adalie, soudain éloignée par Philippe:

[Philippe:] – J'aimerais rester seul. Il vaut mieux que tu partes. [Adalie:] – Mais, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que je t'ai fait? [Philippe:] – Rien. J'ai juste envie d'être seul. [Adalie:] – Je te téléphonerai plus tard? «[Philippe:] – Non, je t'appellerai, moi. Adalie savait bien ce que cela voulait dire. Il ne rappellerait pas pendant des jours (168).

Hic et nunc. Dans *Les Nomades*, la vie cède souvent sa place au théâtre:

Dans la maison de Philippe se déroulait un perpétuel théâtre; la vie y étouffait, se décomposait petit à petit. Le monde courait à sa ruine, il va sans dire, mais chez lui, tout allait pour le mieux; [...] Aux dangers d'une société hostile, on opposait un front commun et on se rassurait mutuellement de sa propre sécurité, les propos de l'un étayant la position de l'autre, la plus imperceptible divergence d'opinion laissait planer le malaise; le désaccord sans ambages aurait semé l'émoi; le mécontentement était impensable, les reproches, inadmissibles (23).

La situation ne change guère après la rencontre entre Philippe et Adalie: «Là, il redevenait le personnage d'autrefois: le théâtre familial reprenait le dessus, comme si un invisible metteur en scène orchestrait ses actions et lui soufflait les répliques oubliées, mais encore vivantes» (173).

On retrouve ici des éléments de la tragédie: la présence d'un interdit d'origine aristocratique: l'image de la famille doit demeurer intouchable; la violation de celui-ci par Philippe qui se révolte contre sa famille; rompt avec elle; épouse une roturière, de surcroît étrangère; la punition de Philippe qui

se laisse envoûter par le chant des sirènes familiales, leur sacrifie son amour pour Adalie, et renoue avec sa mère. Philippe est élevé dans un milieu où règne la dissimulation, le “cant”, le silence, la peur: «La famille de Philippe, elle, réservait le rire aux conciliabules secrets, dont l’enfant était exclu, ceux qui se déroulaient la nuit, à huis clos, dans la chambre de sa grand-mère ou en plein jour, en aparté, aux dépens des autres» (45). Relevons au passage le terme “huis clos”. Philippe entreprend l’exploration des origines familiales, du «labyrinthe ancestral, décidé plus que jamais à débusquer le monstre qui s’y cachait» (30), à percer en particulier le mystère qui entoure la mort de son père:

Philippe abattrait les murs du silence, forcerait les mots, au besoin les inventerait; aux mensonges et aux tentatives d’étouffement, il s’opposerait en grand Inquisiteur pour faire éclater la vérité. Laquelle, il ne savait pas au juste. Une chose était certaine: il remplirait l’univers de questions et de bavardages, et de sa bouche coulerait un flot ininterrompu de paroles. – Est-ce que papa a bien souffert avant de mourir? Philippe vrillait du regard le visage de sa mère tandis que sa voix flûtée déroulait la petite phrase dont chaque mot resta en suspens dans le silence consterné. Avec une feinte délicatesse, il s’attaquait à l’épineux sujet. Tais-toi! Tu es odieux! (35).

Si Philippe décoche des flèches contre sa mère, celle-ci le blesse par son manque d’attention: «[Élisabeth-Marie] éteignait avant qu’il eût trouvé les mots pour s’épancher, et il avait l’impression qu’il tardait à sa mère de le plonger dans le noir» (46). Naît le projet de rompre ses liens avec sa famille: «Une seule chose comptait: partir, le plus loin possible, quitter la prison familiale, même s’il devait vivre dans la pauvreté et l’incertitude; partir, faire, mille projets insensés, ne plus étouffer» (85). Il ira à Montréal, où viendra bien des années après le rejoindre sa mère, ce qui équivaut pour eux à un retour à la case départ:

Philippe défit sa cravate, l’air lui manquait. Aucun bruit de l’extérieur ne franchissait les murs du salon et la conversation s’amortissait dans l’épaisseur des tapis. As-tu des nouvelles d’Adalie? C’est à cela qu’aboutissait cette quête merveilleuse qu’il avait entreprise en héros frondeur. Le poids de l’héritage aurait eu raison de lui aussi; il s’accomplissait en sa personne, non pour l’enrichir, mais pour l’effacer, l’abîmer à son tour dans le secret ou l’oubli. Il n’y aurait pas de suite. Philippe ne laisserait derrière lui ni semence, ni souvenirs, ni tendresses meurtries. Seulement le silence, la mémoire étouffée à jamais (208).

Un destin – mot qui apparaît neuf fois dans le roman – un destin cruel s’est abattu sur Élisabeth-Marie et sur Philippe qui ne revoient plus l’être aimé. Ce destin confère au jeune lord, comme à son grand père, «un air de héros tragique égaré en plein modernisme» (38). Philippe et Adalie ne

peuvent construire leur vie future sans que n'intervienne Élisabeth-Marie. La première fois, c'est lorsque Philippe lui annonce son mariage: «La réplique arriva enfin d'outre-plaine: – Mais tu ne vas pas tout de même épouser une Italienne?» (179). En compagnie de Clara, elle essaie de dissuader Philippe d'épouser Adalie: «Supplications, larmes, arguments ne servirent à rien. Philippe fut inébranlable» (180). Comme nous le savons, l'influence qu'elle ne cesse d'exercer sur son fils provoquera la fin de la vie conjugale de ce dernier. Lorsque Philippe et Adalie essaient d'accepter leur situation, ils deviennent des antagonistes; on pense au songe d'Adalie aux prises avec son mari: «Ce soir, Adalie se sentait vivre au rythme des sphères, en désaccord avec l'instant précis où tout s'achevait, banalement à coups d'évidences. Philippe érigerait leur séparation en acte sensé, mais Adalie n'entrerait pas dans son jeu» (203). On peut affirmer à propos du roman de Bianca Zagolin ce qu'on a dit de *Huis-clos* de Sartre où on retrouve

un mécanisme rigoureux, car fondé sur le triangle que forment les personnages, incapables de nouer à deux une relation authentique, une réciprocité que ne détruit pas la présence du troisième, autant que de ne pas se poser en antagonistes dès qu'ils essaient d'accepter leur situation. Elle illustre la lutte fondamentale entre les consciences, qui intervient dès que disparaissent les faux-fuyants de la vie sociale et les artifices de la mauvaise foi (*Dictionnaire*: 622).

Et *last but not least*, renversement du complexe d'Œdipe où le fils recherche le père porté disparu, et essaie en vain d'échapper aux filets de sa mère, *Les Nomades* constitue-t-il une manifestation du tragique moderne?

Bibliographie citée

- Barrucand, Dominique, *Histoire de l'hypnose en France*, Paris, PUF, 1967.
Dictionnaire des œuvres de tous les temps et de tous les pays, III, *Fa-Jo*, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 1968.
 Racine, Jean, *Bérénice*, éd. Georges Forestier, Paris, Le livre de Poche, 1987.
 Stendhal, *De l'amour*, éd. Michel Crouzet, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.
 ———, *La Chartreuse de Parme*, Paris, Gallimard (Folio classique), 1972.
 Suétone, *De vita XII Caesarum (Titus)*, Venise, Battista Torti, 1490.
 Zagolin, Bianca, *Une femme à la fenêtre*, Paris, Robert Laffont, 1988.
 ———, *Les Nomades*, Montréal, l'Hexagone, 2001.